

Sommaire : — SOUVENIRS POÉTIQUES, L'amour.—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite).—Etat de l'Irlande en 1845.—Tendance envahissante des Etats-Unis d'Amérique.—Ouverture de l'Hippodrome aux environs de Paris en juillet dernier.—L'enfant qui dort.—Ma Blanchisseuse—Les Femmes—Correspondance—Histoire de la Semaine.—Variétés.

SOUVENIRS POÉTIQUES.

Reverie.

Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles—
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux,
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées,
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous.

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme.
J'admiraïs la beauté dont ton front se revêt,
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commença
Dans mon cœur s'achovait.

Et je bénissais Dieu dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,

Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux.

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde,
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde,
Lui qui charme mon cœur, lui qui ravit mes yeux,
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère,
C'est lui que fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux.

C'est lui qui mit l'amour au fond de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose ;
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour,
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté, comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour.

Laisse-toi donc aimer ! Oh ! l'amour, c'est la vie,
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie.
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner,
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne,
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne ;
Laisse-toi couronner.

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats,
Ni l'ambition folle occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

Non : il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrant liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel, qui n'ait sa loi secrète,
Son lien cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
Le pêcheur a la barque où l'esprit l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour.

VICTOR HUGO.

FEUILLETON.

Prudy.

Homo homini lupus.
(NOVÈS.)

[SUITE.]

Je dormais sans doute depuis quelque temps
lorsqu'un bruit léger m'éveilla ; j'entr'ouvris les
yeux et je discernai confusément à travers le
crépuscule de la chambre, une grande figure
sombre et grimaçante, debout auprès de moi.
A son regard de chacal, à son sourire hideux,
il me sembla reconnaître Tommaso. Mais je
n'eus pas le temps de m'assurer si je rêvais,
car, au même instant, la figure disparut et
j'entendis la voix sévère du mate criant par
l'embrasure de la porte :—Qui va là ?

Personne ne répondit ; le marin entra et
vint visiter les cabanes : tout le monde était couché.
Lorsqu'il vint à moi, il me trouva sur mon
séant me frottant les yeux ; il me demanda si
je n'avais vu personne. Je lui racontai l'es-
pèce d'apparition dont j'avais été témoin,
l'attribuant à un cauchemar de mon cerveau
troublé. Le mate parut réfléchir et resta
silencieux. Enfin, il se retira en me di-
sant d'être tranquille et qu'on veillait sur
moi.

Mon premier mouvement fut pour mes pis-
tolets ; je les trouvais sous le matelas, dans le
même état, bien qu'il me semblât qu'ils ne
fussent pas tout à fait à la même place. Je
demeurai quelques instans à songer, puis
enfin, le sommeil l'emportant, je me rendor-
mis.

Le jour parut. Je me levai tard avec la
tête lourde ; je me sentais pris d'une forte mi-
graine, et lorsqu'on servit le déjeuner, qui
consistait en viandes froides et en bananes
cuites, je refusai d'y prendre part. Je me
bornai à demander au *steward*, nom du maître
d'hôtel, indispensable à bord des bâtimens an-
glais, une tasse de thé. J'attendis longtemps ;
et comme il était occupé à mettre le couvert,
ce fut André, le petit domestique de Tommaso,
qui me servit à sa place.

J'avais jusqu'alors peu fait attention à cet
enfant. Il était Malais d'origine, et sa phy-
sionomie empreinte d'un caractère marqué de
rudesse et d'audace répondait parfaitement au
type bien connu de la race féroce dont il sor-
tait. Ses petits yeux noirs et perçans rou-
laient sans cesse à fleur d'un front bas, cou-
vert de cheveux touffus et luisans ; une large
bouche, sous un nez aplati, fendait la base de
sa face en triangle ; sa peau était d'un jaune
verdâtre, et, quoique petit et ramassé, ses
épaules larges et ses longs bras nerveux an-
nonçaient une force musculaire extraordinaire
pour son âge.

Quand il me présenta la tasse plein de
thé, André prit un air humble et servile :

il baissa les yeux comme pour éviter mon
regard.

Je portai la tasse à mes lèvres. J'étais de-
bout, lorsque soudain, levant les yeux par des-
sus la tête des convives, j'aperçus Prudy dans
l'embrasure de la porte, me faisant un signe
négatif de la main ; sa figure portait l'expres-
sion d'une vive inquiétude. Je demourai la
main suspendue ; elle fit un pas dans la cham-
bre en répétant le même signe avec plus d'é-
nergie.

Je posai la tasse sur la table et examinai
tour à tour les assistans. Don Manuel sifflait
d'un air indifférent en se dandinant sur sa
choise. Le Mexicain, roulé dans son mon-
teau, fumait son éternelle cigarette ; l'Anglais
fiévreux claquait des dents dans son lit ; Tom-
maso bourrait sa pipe, et le petit Malais, ac-
croupi comme un degue près du tabouret de
son maître, lançait vers moi en dessous un œil
curieux et mobile.

— Eh bien ! me dit le commis-voyageur,
qui entra en ce moment en bâillant démesuré-
ment, il paraît que vous avez peur de vous
brûler ?

Ne sachant sur quoi porter mes soupçons, et
ne pouvant deviner ce que signifiaient les
gestes de Prudy, je pris la tasse et m'appretai
à en avaler le contenu. La jeune femme se
précipita vers moi, et repoussant vivement ma
main :

— Ne bois pas, me dit-elle, ce thé est em-
poisonné !

Je tressaillis ; le commis-voyageur fit un
bond en arrière ; tout le monde fixa les
yeux sur Prudy : elle soutint les regards avec
fermeté.

— Oui, continua-t-elle, je suis sûre de ce
que je dis : ce thé est du poison, et voilà
celui qui l'a apprêté ! Elle montra le Ma-
lais.

Don Manuel partit d'un éclat de rire.

— Cette jeune miss a des vapeurs, dit-il ;
elle rêve tout éveillée.

— Est-ce parce qu'il m'a vu mettre dans le
thé quelques gouttes de ceci que ce gentleman
m'accuse ? répondit André d'un ton pleurard :
c'est de la fleur d'oranger, et j'ai pensé que
cela ferait du bien à monsieur.

— En même temps l'enfant prit un flacon
dans la boîte de médicamens du capitaine,
qu'on avait laissée ouverte sur un coin de la
table pour servir au malade, et nous la pré-
senta.

— Ce n'est pas cette fiole que tu as prise,
reprit la quakeresse, mais celle-ci, et elle
montra une petite bouteille à moitié remplie
contenant du laudanum ou je ne sais quelle
autre drogue malfaisante. J'examinai le
flacon : le bouchon en était humide et une
goutte du liquide doré perlait encore sur le
bord, au milieu de la poussière qui le recou-
vrait.

Le Génois, dont l'œil perçant ne me quit-
tait pas, lut le soupçon sur mon visage, qui
rougit de colère : le sien devint d'une pâleur
livide.

C'est trop nous insulter, dit-il en se levant,
croyez-vous que nous supporterons patiemment
qu'on nous traite d'empoisonneurs !

— Je vous crois capables de tous les crimes,
m'écriai-je hors de moi, vous êtes tous des
lâches et des infâmes, car il n'y a pas un